

Dépasser l'humain, une étonnante aspiration contemporaine

NICOLAS LE DÉVÉDEC



Que les fans de *The Walking Dead* se préparent, bientôt peut-être les morts-vivants ne peupleront plus seulement nos écrans. C'est du moins ce que laisse entendre l'entreprise de biotechnologies américaine *Bioquark* dont l'ambition est de développer une technologie capable de ranimer les morts. Baptisé *ReAnima*, ce projet vise en effet à établir s'il est possible ou non de régénérer le système nerveux humain en testant le cerveau de personnes en état de mort cérébrale dans le but de les ramener à la vie. L'entreprise a d'ores et déjà reçu l'autorisation éthique de mener ses essais cliniques en Inde sur une vingtaine de patients en état de mort cérébrale. Aussi fantasmagorique qu'il puisse paraître, ce projet rejoint une ambition beaucoup plus générale poursuivie aujourd'hui par de nombreux scientifiques, ingénieurs et entrepreneurs, celle de dépasser techniquement l'être humain et les potentialités du corps humain, celle de contrôler techniquement tous les paramètres de la vie, du cerveau, des émotions, de la mort. En 1950, dans « Ce qu'est et comment se détermine la *phusis* chez Aristote », Martin Heidegger le pressentait déjà : « Parfois on dirait que l'humanité moderne fonce vers ce but : que l'homme se produise lui-même techniquement [...]. » Se fabriquer soi-même en s'affranchissant de toutes les limites biologiques grâce aux avancées technoscientifiques et biomédicales, voilà une étonnante aspiration contemporaine.

Une aspiration qui trouve assurément dans le mouvement transhumaniste son expression extrême. Né au début des années 1990, le transhumanisme regroupe des scientifiques et philosophes qui souhaitent améliorer techniquement les performances physiques, émotionnelles, cognitives de l'homme et allonger radicalement l'espérance de vie humaine en vue d'accéder à un nouveau stade de l'évolution. L'association *Humanité+* est entièrement dédiée à la promotion des idéaux transhumanistes d'un être humain plus beau, plus fort, plus intelligent et pour qui la mort constituerait un choix tout à fait personnel plutôt qu'une fatalité naturelle. L'objectif ultime des transhumanistes est de « mettre à mort la mort », selon le titre du livre de Laurent Alexandre, c'est-à-dire d'être capable de vivre indéfiniment. Par cette volonté acharnée d'optimiser le corps et ses performances comme on fait fructifier n'importe quelle forme de capital, le transhumanisme est entièrement en phase avec l'esprit du capitalisme. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le mouvement bénéficie du soutien de géants économiques tels que Google ou Paypal. Le marché de l'*enhancement* et de l'immortalité s'annonce des plus lucratifs et l'homme augmenté sied parfaitement à la société de marché. Le transhumanisme bénéficie du reste désormais aux États-Unis d'un parti officiel, le Parti transhumaniste. Sillonnant les routes américaines à bord de son bus en forme de cercueil pour promouvoir sa candidature

aux élections présidentielles de 2016, le candidat de/à l'immortalité Zoltan Istvan entend ainsi diffuser le plus largement possible auprès de la population américaine les idéaux d'un *self made posthuman*.

L'ambition de dépasser techniquement l'être humain ne se limite pas au mouvement transhumaniste. Elle constitue une sorte d'imaginaire culturel très en vogue dans les sociétés occidentales contemporaines, imprégnées des idéologies du Progrès et du dépassement de soi constitutives de la modernité occidentale. La quête de performance est visible aujourd'hui à travers tout un ensemble de pratiques dont le bioéthicien Maxwell Melmann offre un bref tour d'horizon : « Pour acquérir un avantage compétitif, les athlètes ont recours à toute une panoplie de pratiques allant de l'usage des stéroïdes aux transfusions sanguines en passant par la chirurgie Lasik. Les étudiants consomment des boissons énergisantes contenant de la caféine qu'ils complètent avec le Ritalin ou le Modafinil, nouveau médicament qui accroît la vigilance. Chaque année, l'armée dépense des millions de dollars dans la recherche biologique pour augmenter l'aptitude de leurs soldats sur le terrain. Les parents effectuent des tests génétiques sur leurs enfants pour déterminer s'ils ont une prédisposition génétique à exceller dans les sports explosifs ou l'endurance [...] » (« Biomedical enhancements entering a new era », en ligne). La liste pourrait encore être allongée dans une société

où les superhéros saturent les écrans, où les médias vantent quotidiennement les bienfaits du dernier doudou technologique à la mode et où la vogue du *Do it yourself* participe de la glorification néolibérale contemporaine de l'individu techno-entrepreneur de lui-même.

Que dit en définitive cette étonnante quête de dépassement technoscientifique de l'être humain ? N'est-elle pas le symptôme d'une civilisation moderne du progrès à bout de souffle ? Une civilisation qui, après avoir intégralement colonisé le monde de la nature, se tourne désormais vers l'être humain, ambitionnant de capitaliser sur son corps et sa vie ? Bref, une civilisation qui vise à en finir avec l'être humain. C'est la thèse défendue dès les années 1950 par le philosophe Günther Anders qui, dans *L'obsolescence de l'homme* (Ivrea), montre de manière étonnamment actuelle comment l'ambition prométhéenne conquérante moderne finit, conduite à sa logique ultime, par se retourner contre elle-même. C'est alors que se met en place ce qu'il appelle la « honte prométhéenne ». Il s'agit, écrit-il, de la honte « d'être né plutôt que d'avoir été fabriqué » que ressent l'être humain devant la splendeur de ses machines. Autrement dit, après s'être rendu entièrement maître et possesseur de la nature et avoir édifié un monde pleinement rationnel et technicisé, l'être humain finit par trouver son corps archaïque, arriéré, dépassé. « Devant la machine, le corps humain n'est que



© Lisa Memmell

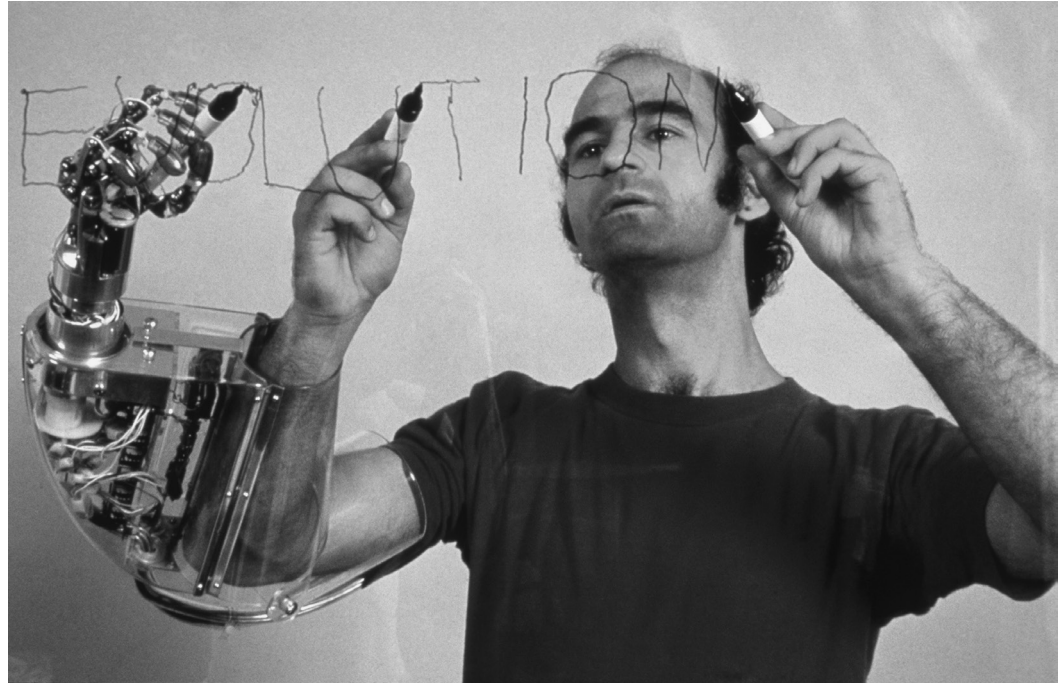
Zoltan Istvan du Parti transhumaniste

faiblesse», écrit David Le Breton dans *Anthropologie du corps et modernité* (PUF, p. 230). C'est la rançon du Progrès, souligne Gunther Anders : « Prométhée l'a emporté, en quelque sorte, d'une façon si triomphale que maintenant, confronté à ses propres œuvres, il commence à étouffer cette fierté qui lui était encore si naturelle au siècle passé, pour la remplacer par le sentiment de sa propre infériorité, la conviction d'être plutôt pitoyable » (*L'obsolescence de l'homme*, p. 39).

Dans les termes d'Anders, le transhumanisme est bien la manifestation ultime de la honte prométhéenne. La conviction d'être pitoyable ne cesse d'ailleurs d'imprégner subrepticement le discours des promoteurs d'un superhumain doté de superpouvoirs. L'artiste contemporain Stelarc l'a très bien exprimé : « Il est temps de se demander si un corps bipède, aérobie, à vision binoculaire et possédant un cerveau de 1400 centimètres cubes est une forme biologique adéquate. Il ne peut faire face à la complexité, à la quantité et à la qualité de l'information qu'il a accumulée : il est inhibé par la précision, la vitesse et le pouvoir de la technologie, et il est mal équipé biologiquement pour affronter son nouvel environnement extraterrestre. Le corps n'est ni une structure très efficace, ni très durable. Il dysfonctionne souvent et se fatigue rapidement : son degré de performance est déterminé par son âge. Il est susceptible de maladie et destiné à une mort certaine et précoce » (cité dans Marina Mastrutti, *Imaginaires des nanotechnologies*, Vuibert, p. 135). Une seule issue, donc, le *human engineering* pour être enfin à la hauteur technoscientifique de la situation.

Et si le sort réservé à l'être humain dans une société obnubilée par la croissance économique et le progrès technique illimités était ainsi sa propre disparition par son artificialisation et l'exploitation bioéconomique à tous crins de son corps ?

D'autres perspectives que celle de devenir de merveilleux zombies posthumains sont heureusement possibles. Elles supposent toutes



Stelarc, lors d'une performance à la galerie Maki, Tokyo, 1982

néanmoins d'opérer un certain décentrement de notre regard à l'égard de la civilisation moderne du progrès technique et économique. Seule une « décolonisation de notre imaginaire », selon l'expression de Serge Latouche (*Décoloniser l'imaginaire*, Parangon), permettra de rompre avec cette course à la performance illusoire. Comme nous y invite le sociologue Pierre-Jean Simon, il s'agit « de se faire, comme s'était fait Montesquieu, le Persan étonné de ce qui n'étonne personne tant cela semble normal, parce que l'on y est accoutumé » (*Histoire de la sociologie*, PUF). En l'occurrence, se faire le Persan étonné de ce qui n'étonne personne, c'est s'apercevoir que le « progrès » technique n'a rien d'inéluctable ou de naturel comme on le prétend souvent. C'est aussi s'apercevoir que la perspective de l'humain « augmenté » ne relève en rien d'un destin normal et tracé d'avance comme on le présente également souvent. Les différentes civilisations nous ont légué mille et une manières de penser la perfectibilité humaine sur des bases autrement plus humaines, écologiques et sociales. Au regard de l'histoire et des différentes quêtes en faveur du progrès social et humain, l'aspiration contemporaine à un humain amélioré est non seulement étonnante, elle est aussi et surtout, en définitive, indécente. ■